

L'Écriture théâtrale (II)

Situation :

Deux personnages (un homme, une femme) se rencontrent par hasard sur un banc, dans un jardin public ou sur une berge aménagée.

A est déjà installé au début de la scène, absorbé dans la lecture d'un livre. B, en tenue de jogging, s'approche et choisit de s'installer sur le même banc. Assez vite, son portable sonne ; il (elle) hésite et répond à un interlocuteur avec qui le ton hausse progressivement.

A, dérangé dans sa lecture, passe par divers états (amusement, complicité muette, agacement, exaspération) jusqu'à signifier son départ. Aussitôt, B se débarrasse de son interlocuteur et tente de retenir A qui se laisse convaincre. S'engage alors une conversation entre A et B.

Contrainte :

- La 1ère et la dernière répliques sont données :

B — Bonjour, ça ne vous dérange pas si je m'assieds à côté de vous ?

A — Écoutez, est-ce que je peux terminer la lecture de mon livre maintenant ? Je vous répondrai après.

Banc d'essai

La scène se déroule dans un jardin public. Des bancs sont installés, à intervalles réguliers, autour d'un plan d'eau et, derrière eux, serpentent des chemins pour les promeneurs et les joggers. Une jeune femme est assise à l'extrémité de l'un des bancs et paraît plongée dans la lecture d'un livre.

Un homme, en tenue de jogging, arrive en courant, repère le banc et vient s'y affaler lourdement en faisant sursauter la jeune femme qui, de peur, lâche son livre. Contrariée, elle finit cependant par esquisser un sourire amusé à la vue de cet être cramoyé et dégoulinant de sueur. L'homme la regarde, paraît étonné en la découvrant, et prononce bêtement :

Lui – Bonjour ! ça ne vous dérange pas si je m'assieds à côté de vous ?

Elle – *amusée* - C'est déjà fait me semble-t-il ! Si vous redressez un peu la posture, ça pourra aller.

Lui – Je suis vraiment désolé, d'habitude je ne cours pas autant.

Elle – Cela se voit !

Lui – Encore désolé, vraiment. Alors ? - *montrant le banc* – Je peux ?

Elle – D'accord mais à une condition : silence !

Au moment où elle prononce ce dernier mot, le portable de l'homme se met à sonner.

Lui – *très gêné* – Oh, encore désolé ! je regarde juste qui c'est...

Elle – *opinant de la tête* - Mmum ! Mmum !

Lui – Allo ! Oui, c'est moi ! Bien sûr que j'y suis arrivé ! très bien ! mais tu ne m'y reprendras plus ! Cet exercice, c'est pour les jeunes !

Tout en parlant, il s'essuie avec sa serviette et Elle, tout en essayant de lire, ne peut s'empêcher de sourire. Elle finit par le regarder d'un air compatissant.

Lui – *poursuivant la conversation* - Bon, allez, arrête avec ça ! Je voudrais t'y voir ! Tu as beau jeu toi, dans ton canapé, de donner des ordres et attendre de savoir ce qui va se passer !

Elle – *agacée par le ton que prend la conversation* – Vous ne pourriez pas baisser un peu le ton ? Je croyais que nous avions une entente tous les deux !

Lui – *se tournant vers Elle* – Oui – *se retournant de l'autre côté* – Allo, Non je ne vais pas lâcher ! J'irai jusqu'au bout.

Elle – Vu votre état, ce ne serait pas prudent !

Lui – *vers Elle, très agacé* – Quoi mon état ? de quoi je me mêle ? – *se retournant, au téléphone* – Quoi je m'emmêle ?

Elle – Et la politesse ? ça vous connaît ?

Lui – *vers Elle* – Désolé – *au téléphone, de plus en plus agacé et parlant très fort* – Tu me fais tourner en bourrique avec tes questions idiotes. Laisse-moi donc faire comme je l'entends ! Mon cœur à moi va très bien merci !

Elle – À ce rythme, peut-être plus pour longtemps !

Lui – *vers Elle* – Bien sûr que si ! *vers le téléphone* – Oui je vais poursuivre mais – *burlant*— fous -moi la paix !

Elle – Bon ! ça devient intenable ici ! Comment peut-on se mettre dans des états pareils pour du jogging ? Je vous laisse avec votre coach.

Elle ferme son livre, se lève et commence à s'éloigner, très contrariée.

Lui — *vers Elle* – Non, attendez ! – *vers son téléphone* – C'est malin ! Elle se sauve !

Il raccroche, court après elle, se confond une nouvelle fois en excuses.

Lui – Pardonnez-moi, je n'aurais pas dû, je suis le pire des goujats. Je vous en prie, revenez, Cela ne se reproduira plus. J'ai coupé mon téléphone... *À court d'arguments, il jette un regard circulaire et ajoute ... de toutes façons, tous les autres bancs sont pris ! Elle le regarde, amusée par son air contrit et finit par accepter de retourner sur le banc avec lui.*

Lui – Si vous voulez bien, on efface tout et on recommence ! Bonjour, Je m'appelle Benoît.

Elle le regarde, sceptique, sans répondre.

Lui – *un peu impatient* - Ben, c'est à vous !

Elle – *souriant, amusée* – Bonjour, je m'appelle Édith.

Lui- Je suis sur ce banc par nécessité absolue, épuisé par un jogging qui ne me convient pas.

Elle – Je suis sur ce banc par nécessité absolue obligée de m'isoler pour lire un livre qui ne me plaît pas.

Lui – *étonné* – Alors, pourquoi le lisez-vous ?

Elle – *malicieuse* – Alors, pourquoi courez-vous ?

Lui – On m’a demandé de le faire.

Elle – Et vous acceptez n’importe quoi de n’importe qui ?

Lui – Pas n’importe qui, un ami. Et vous ?

Elle – On m’a demandé de le faire. Pas n’importe qui.

Lui – Mais, vous dites la même chose que moi !

Elle – Mais vous aussi !

Lui – On ne va pas s’en sortir !

Elle – Mais ce que je dis est parfaitement vrai !

Lui – Mais moi aussi !

Un temps de silence. Chacun regarde devant lui, les yeux perdus dans le vague, puis, ils se retournent en même temps l’un vers l’autre et disent ensemble :

Elle et Lui – Qu’est-ce que c’est que cette histoire ?

Lui – C’est un ami très proche et une mission très particulière.

Elle – C’est un ami très proche et une mission très particulière.

Lui – En fait, ce que je fais, c’est pour lui.

Elle – C’est le cas pour moi aussi.

Lui – Au début, je ne voulais pas accepter, je trouvais cette idée stupide.

Elle – Je n’étais pas très décidée moi non plus mais je n’avais pas vraiment le choix.

Lui – Pourquoi ?

Elle – C’est un ami mais aussi mon patron. Il est éditeur et me donne à lire les livres qu’on lui envoie.

Lui – *soudain choqué et très perplexe* – Édith... Éditeur... !

Elle – *Complètement éberluée* – Quel rapprochement stupide !

Lui – *toujours très pensif* – Non ! juste une association de...

Elle – *riant* – De malfaiteurs ?

Lui – *Ne rit pas et demande, très grave* – Qu’est-ce que c’est pour vous un ami ?

Elle – *Etonnée par la question* – Euh, eh bien, peut-être quelqu’un sur qui l’on peut toujours compter et pour qui l’on est toujours présent.

Lui – Et s’il vous utilise ? cela reste un ami ?

Elle – Cela dépend des circonstances ! Où se trouve parfois la limite entre aider et être utilisé ? Si vous l’aidez, on peut dire aussi qu’il vous utilise mais si vous le faites sciemment et de bon cœur, cela change la donne.

Lui – Sciemment ! et s’il vous demande de faire quelque chose en vous mentant sur l’objectif ?

Elle – Vous parlez de votre coach qui vous fait courir ?

Lui – Oui ! La course n’était qu’un prétexte.

Elle – *complètement abasourdie* – Un prétexte ! mais pourquoi ?

Lui – Il m’a raconté vous avoir croisée un jour dans ce parc et être complètement tombé sous votre charme.

Elle – *intriguée* – Et ?

Lui – Ne sachant comment vous aborder, il voulait tout connaître de vous pour se sentir plus à l’aise avant de le faire.

Elle – *souriant* - Et il vous a envoyé à la pêche pour pouvoir mieux ferrer le poisson !

Lui – Je pensais l'aider ! Je trouvais son coup de foudre tellement romantique ! C'est un aspect sentimental de ma personne dont j'ai du mal à me départir.

Elle – Et pas un instant vous n'avez pensé lui suggérer d'agir seul ?

Lui – Non ! Je ne sais pas pourquoi. J'ai agi instinctivement !

Elle – *riant* - Finalement, vous êtes touchant... bien qu'un peu benêt !

Lui – Benêt ! Totalement idiot vous voulez dire !

Elle – Oh, il faut dédramatiser ! disons que c'est charmant !

Lui – Non, pas du tout. C'est beaucoup plus roué que vous ne le pensez !

Elle – À quel point de vue ?

Lui – Il a récemment déposé un manuscrit chez votre éditeur.

Elle – Et ?

Lui – Vous faites exprès ou vous ne voulez pas comprendre ?

Elle – *très lucide* - Comprendre quoi ? Qu'il s'est servi de vous pour pouvoir m'approcher et essayer, ensuite, de m'influencer pour obtenir un avis favorable à l'édition de son manuscrit ?

Lui – *complètement hagard* – Et ça ne vous fait rien ?

Elle – On voit tellement de choses ! Au fait, et vous-même, vous n'avez jamais pensé à écrire ?

Lui – Non, pourquoi ?

Elle – *souriant, ironique* – Votre mésaventure pourrait être le point de départ d'une petite nouvelle sympathique !

Lui – *complètement désorienté* – Ah !

Elle – *de plus en plus gaie* – Le titre : « Mais qu'a donc fait B.B. ? »

Lui – B.B. ?

Elle – *Hilare* – Oui ! Benoît Benêt

Lui – Ce n'est pas très sympa !

Elle – Allez ! après tout, c'est de bonne guerre ! J'ai bien le droit de me venger un peu ! J'étais programmée pour être le dindon de la farce non ?

Lui – Je vous assure que je n'en savais rien.

Elle – *Compatissante* - Je le vois bien et, contrairement à votre ami, vous ne semblez pas avoir l'art de la manipulation !

Lui – *Contrit et légèrement séducteur* - Est-ce que je pourrai, un jour, me faire pardonner ?

Elle – *très espiègle* - Est-ce que je peux terminer la lecture de mon livre ? Promis, je vous répondrai après.

Françoise Cartron

L'homme du banc

Personnages :

Une ado de 15 ans en jogging (F). Un beau blond, la trentaine (G)

Sur la scène on voit un homme (G) assis sur un banc dans un décor de parc ; on entend des chants d'oiseaux.

F — Bonjour Monsieur, ça ne vous dérange pas si je m'assieds à côté de vous ?

G — Je vous en prie Mademoiselle.

L'homme se décale et d'un geste élégant fait signe à la jeune fille de s'asseoir sur le banc, puis il se replonge dans sa lecture : La Reproduction du Grillon. A côté de lui, la jeune demoiselle reprend sa respiration, essoufflée par la course. Le monde des oiseaux meuble un silence bienfaisant.

Soudain, une sonnerie sauvage et agressive fait sursauter l'homme et la femme en même temps; le banc de bois en tremble. La jeune fille attrape son portable niché dans la poche de son jogging, regarde le nom affiché, hésite et l'air résigné se lance.

F — Allo maman... non ne t'inquiètes pas... ça va... heu oui ! je suis dans la salle de sciences ; j'ai un cours d'histoire bientôt...Essoufflée? moi ? Mais non, tu te fais des idées ! ... si on est surveillé ?

Elle jette un coup d'oeil à l'homme du banc, qui a l'air de s'amuser, même s'il semble toujours plongé dans sa lecture.

F — Bien sûr qu'on est surveillé, tu penses !... C'est mon prof de sciences qui est de permanence.

On entend l'homme du banc tousser très fort pour signifier sa présence.

F, regardant toujours l'homme du banc — Oui c'est ça maman ; c'est le vieux chauve que tu as vu l'autre jour et qui t'as dit que je ne venais jamais au cours de sciences. D'ailleurs j'ai pas compris pourquoi il a dit ça ; tu sais ces scientifiques ! Toujours la tête en l'air !

Regardant toujours G sur le banc — Oui rappelle-toi, un chauve qui louche, qui a des tics; il claque la langue.

On voit G se mettre à loucher et à claquer la langue — Ça y est, tu te rappelles ?... Ce qu'il fait à côté de moi ? Et bien, il m'aide à réviser mon contrôle.... Où ça ? Dans la salle de sciences, je te l'ai dit. Maman tu m'embêtes avec tes questions.... S'il y a des oiseaux dans la salle ? Bien sûr que non... Pourquoi tu entends des oiseaux alors ?... Euh ...Ah mais si, oui... euh... Il y a beaucoup de bestioles ici.

Des grenouilles
des souris
des chats
des poules
des chouettes
des cochons
des ânes
des canards
des crocodiles

*à chaque nom, on entend l'homme du banc
imiter le cri de l'animal en question
et on le voit gesticuler sur la pelouse en
prenant les positions correspondantes*

On voit G secouer la tête — euh ... non, pas de crocodile

F, baissant la voix — dis maman, il faut que je raccroche ; je crois que mon vieux prof est en train de fatiguer.

On voit G se rouler dans la pelouse du parc en poussant des jappements et autres cris étranges au grand étonnement des promeneurs. La jeune fille debout ne sait quelle contenance prendre. Elle le regarde maintenant faire des petits sauts en imitant le cri de la grenouille.

Soudain il se relève, retourne s'asseoir et s'adressant à la jeune fille :

— Dites, c'est pas mal pour un vieux chauve, qu'en pensez-vous ?

Embarrassée, la jeune fille fait un signe de tête timide.

G — Écoutez, est-ce que je peux terminer la lecture de mon livre maintenant ? J'ai un cours de sciences bientôt... Il paraît que je remplace un vieux prof chauve plein de tics et qui louche... Vous le connaissez ?

Isabelle Bernède

Annie et Bertrand sont sur un banc...

Sur un banc public au bord de l'Isle, à Périgueux, par une fin d'après-midi printanière, Annie, trentenaire épanouie, est plongée dans la lecture d'un roman, passionnant, semble-t-il. Arrivée inopinée en petites foulées de Bertrand, en short et tee-shirt, la quarantaine rayonnante...

- Bertrand, *essoufflé et transpirant* : Bonjour Mademoiselle, ça ne vous dérange pas si je m'assieds à côté de vous ?
- Annie, *sans lever les yeux de son roman, se poussant légèrement sur le côté du banc* : Faites, faites...

Long moment de silence, Bertrand s'éponge avec la serviette qu'il sort de son sac à dos, soupire, s'étire, regardant à la dérobée Annie, laquelle reste plongée dans sa lecture, imperturbable. Bertrand se lève, pratique des étirements de jambes sur le côté du banc, se penche pour essayer de lire le titre du livre :

- B : « Les chiens ... de... Riga » ... Vous aimez les polars scandinaves, vous aussi ?
- A, *se tournant enfin vers lui, légèrement agacée* : Oui et j'aimerais le finir tranquillement, si c'est possible !

A ce moment, le portable de Bertrand sonne. Il se lève, regarde l'écran, hésite à répondre puis décroche :

- B, *d'une voix modérée* : Allo, c'est toi Maman ? Qu'est-ce qu'il y a ? ...
- ...
- B, *plus fort, en se rasseyant* : Ah non, je ne peux pas venir aujourd'hui, j'ai beaucoup de travail ! Je ne passerai pas avant la semaine prochaine.
- *Annie sort de sa lecture pour le regarder d'un sourire narquois et le suit du regard pendant qu'il contourne le banc, secoue la tête, fronce les sourcils en écoutant son interlocutrice avec impatience.*
- B, *tandis qu'Annie se replonge dans son livre* : Ecoute, Maman, arrête de te plaindre, ton cardiologue a dit l'autre jour que tu étais en pleine forme et...
- ...
- B, *d'une voix plus forte* : Non, mais c'est pas possible ! D'abord, je suis occupé, là...
- ...
- B, *criant presque* : Oui, justement, je ne suis pas tout seul, j'ai une foule de patients dans la salle d'attente et, là, tu me déranges...

- *Annie, fermant son livre d'un geste sec, se levant brusquement et marmonnant entre ses dents* : La salle d'attente ? Pour l'instant, c'est moi qui attends... Et menteur avec ça ! Aucun respect pour les aînés ... *Puis à voix plus haute* : Au revoir Monsieur, je vous laisse avec votre chère maman et vos patients, je vais essayer de trouver un banc plus calme pour la lecture !
- *B, affolé, rangeant son téléphone et se précipitant pour rattraper Annie* : Bon, au revoir, Maman, je te rappelle ce soir ! ... Mademoiselle, attendez, attendez, c'est un malentendu ! Je ne veux en aucun cas vous chasser de ce banc ! Excusez-moi, mais, vous savez, les personnes âgées, c'est parfois exaspérant ! C'est la troisième fois qu'elle m'appelle aujourd'hui et toujours pour des choses insignifiantes... Je vous en prie, faites-moi le plaisir de revenir vous asseoir !
- *A, soupirant, un peu goguenarde* : Bien, vous avez de la chance, je ne vois pas d'autre banc libre dans les parages. Il se trouve que je n'ai pas grand-chose à faire aujourd'hui et que ce beau temps me rend joyeuse, alors, va pour ce banc !

Tous les deux se rassient :

- *B* : Vraiment je suis confus de vous avoir ainsi importunée et je vais tâcher de me faire pardonner... Vous savez, justement, j'ai lu « les Chiens de Riga » la semaine dernière... Un suspense haletant, n'est-ce pas ?
- *A, avec un sourire vengeur* : oui, mais il faut une certaine concentration pour ne pas se perdre !... avec ces noms étrangers ... Ainsi, vous vous occupez de votre mère : elle est âgée ?
- *B, soupirant* : 90 ans ... Elle vit seule chez elle et est un peu tyrannique ...
Comme Annie le regarde d'un air interrogateur, il croit bon de préciser :
Oui, elle est très âgée, mes parents avaient un certain âge et même un âge certain quand je suis né...
- *A* : Je n'ai pas la chance... ou la malchance... de connaître cette situation, mes parents ont disparu lorsque j'avais quinze ans, ils sont toujours restés très jeunes dans ma mémoire...
- *B* : Le problème avec le quatrième âge, c'est qu'on redevient capricieux et impatient comme un enfant...
- *A* : Oui, c'est ce qui fait aussi le côté attachant, je connais ça, je travaille à la crèche des Quatre-vents !
- *B* : Quelle coïncidence ! Je suis moi-même pédiatre, nous étions faits pour nous rencontrer ! Vous adorez les enfants, je suppose, tout comme moi ! Tenez, je dois avoir des cartes de visite dans mon sac, je vais vous en donner une, vous aurez mes coordonnées... Non, ce n'est pas que je cherche de

nouveaux clients, mais vous aurez mon numéro de téléphone, professionnel ou privé, c'est le même...

- *A, regardant la carte* : Dr Bertrand Leclerc ! Ça alors ! Mais j'ai entendu parler de vous ! Vous venez de rompre avec ma meilleure amie, Jocelyne ! Elle est effondrée la pauvre ! Et je la comprends...
- *B, embarrassé* : Euh, nous sommes très peu sortis ensemble, elle a dû se faire des illusions... A présent, il faut que je rentre me changer, je suis tout transpirant de mon heure de jogging ! Si je vous invitais à dîner ce soir, nous pourrions continuer cette conversation, qu'en dites-vous ?
- *A* : Ce que j'en dis ? Repassez dans une heure... Ecoutez, je peux terminer la lecture de mon livre maintenant ? Je vous répondrai après.
-

Marie-Thérèse Laborde

Le pari de Lucie

Abel est un homme paisible d'un certain âge, passionné par la littérature. Tous les midis, il quitte son bureau pour venir déjeuner dans le parc en compagnie de son livre, toujours sur le même banc, indifférent au monde qui l'entoure.

Lucie a une petite trentaine d'années. Elle profite de sa pause déjeuner pour faire du jogging avec ses amies. Éternellement au régime, elle s'occupe beaucoup de tout ce qui tourne autour de l'aspect extérieur de sa personne, jusqu'au bout des ongles. Abel l'intrigue et elle a fait un pari avec ses collègues qu'elle arrivera à lui arracher un rendez-vous.

Lucie en tenue de jogging arrive essoufflée à hauteur du banc et tache de récupérer son souffle. Abel est installé sur le banc avec son livre, sa boîte à lunch et sa thermos. Il lève la tête et la regarde avec curiosité et à la fois agacement. Les mains sur la taille, elle lui adresse son plus beau sourire, elle passe la main dans ses cheveux, elle s'apprête à parler quand son téléphone sonne. Abel lève la tête de son livre et soupire en regardant le public.

Lucie — Allo, Béné ?... Non tu ne me déranges pas... *Lucie trotte toujours sur place. Abel relève à nouveau la tête, la regarde assez agacé et soupire. Oui...Je suis au parc...Oui...tout à côté... exactement...tu imagines bien...*

Lui est replongé dans sa lecture. Elle tourne autour du banc en faisant ses étirements... une jambe sur le dossier du banc. Le pied au dessus de sa boîte à lunch. Lui, referme la boîte et lui décroche un regard agacé. Elle lui sourit à nouveau.

Lucie — Je ne sais pas encore, mais tu me connais, je vais trouver une idée... mais tout cela ne semble pas facile... ce n'est pas gagné ... oui, bien sûr je n'oublie pas les étirements... *Elle éclate de rire. Elle pose les mains au creux du dos et s'étire à nouveau, le téléphone coincé entre l'oreille et l'épaule. Bien sûr, je me rappelle l'enjeu... comment oublier un week end au SPA... mais bon, difficile de donner à boire à un âne qui n'a pas soif... dit-elle en le regardant par-dessus sa tête.*

Abel est toujours plongé dans son livre. Juste de temps à autre, il lève les yeux quand elle ne regarde pas et se replonge immédiatement de peur d'être vu. Finalement, il referme sa thermos et replie son livre, range tout dans son sac. Il se lève.

Lucie — Je te laisse... je retourne au charbon là, Salut.

Alors qu'il est debout, elle fait mine de s'asseoir et avec son air le plus candide et de son plus beau sourire :

Lucie — Ça ne vous dérange pas si je m'assieds à vos côtés ?

Abel — Ecoutez, Madame, est ce que je peux terminer la lecture de mon livre maintenant ? Je vous répondrai après. *Et il s'assied tout en posant son sac, il ouvre à nouveau son livre.*

Lucie — Mademoiselle... c'est Mademoiselle, oui. *Elle le fixe toujours en souriant tout en s'approchant du banc et fait mine de s'asseoir et arrête son geste. Lui l'ignore et lit.*

Elle laisse son geste en suspens et attend pliée en deux, prête à s'asseoir.

Lui reste plongé dans son livre et fait mine de ne pas l'avoir vue en arrêt à mi-chemin entre la position debout et assise. Elle le regarde avec insistance, les mains sur les genoux.

Lucie — Je suis sportive mais là, ça commence à brûler ...

Intrigué, il lève les yeux de son livre en soupirant et remarque enfin sa position cocasse

Abel — Mais, que faites-vous là ? En voilà une position ? Tout le monde nous regarde... *en levant la tête et regardant aux alentours*

Lucie — Je vous l'accorde... mais vous ne m'avez toujours pas répondu. Puis-je m'asseoir ?

Abel — Mais oui, enfin...enfin euh non... faites comme bon vous semble... mais en silence je vous prie.

Lucie — Ah merci...je n'en pouvais plus. Je comprends, moi aussi quand je lis mon livre je déteste quand mes collègues viennent m'interrompre...ou pire le téléphone... ça, ça me casse, ça casse le charme, hein, vous ne trouvez pas ? *Elle se tourne vers lui, une main sur le dossier du banc, et le regarde en papillonnant des yeux et reste dans cette position.*

Lui lève les yeux, la regarde prêt à lui répondre vertement mais son regard s'attarde et comme s'il la voyait vraiment pour la première fois :

Abel — Je n'ose imaginer à quel point cela doit être épouvantable, à peine supportable...

Elle se rapproche imperceptiblement de lui tout en parlant et lui recule au fur et à mesure.

Lucie — Oh, comme vous me comprenez. Je savais que sous vos airs intellectuels, détachés se cachait un homme tout à fait charmant. C'est vrai, voilà que déjà, vous ne me jugez pas de lire. Ce qui dénote une certaine ouverture d'esprit chez un homme. Beaucoup s'arrêtent à l'image de la femme, blonde, bavarde, insipide, qui se complaît à lire des magazines féminins, qui fait attention à sa ligne, à sa coiffure, à son jogging rose assorti au vernis de ses ongles (*en regardant ses mains manucurées*), et voilà que je découvre en vous un être empli de sagesse qui sait voir au-delà du cliché quel être sensible je peux être.

Lui, assommé par la litanie, tient pitusement son livre serré contre lui. Il tente de l'ouvrir, adresse un regard interrogateur au public et essaie de lire à nouveau.

Lucie — J'ai vraiment une chance inouïe de pouvoir parler avec vous. C'est vrai, combien y-a-t-il de chances qu'un homme comme vous s'intéresse à une femme comme moi ? Hein, dites-le moi ? 1/1000 ? 1/100.000 ? un million ? Et encore. Deux êtres que tout sépare qui se parlent là comme cela de sujets profonds, fondamentaux, sur des vérités universelles entre une thermos et un jogging, entre un livre et un corps en sueur ? Ah ! Le hasard des rencontres, c'est un mystère insondable, une alchimie microscopique, intemporelle, cosmique, une ...

Abel — hum hum...

Lucie — oui ?

Abel montre son livre du bout du nez, visiblement il voudrait continuer de lire, imperméable aux propos de la demoiselle.

Lucie, Faisant mine de ne pas comprendre son geste : — Oh je suis désolée... je ne me suis même pas présentée ! En lui tendant la main, avec son plus beau sourire: Lucie.

De mauvaise foi, il lui prend la main — Abel, Ecoutez, Madame... enfin Mademoiselle, ce n'est pas que je ne trouve pas votre compagnie charmante mais je vais prendre congé, si vous le permettez. Il se met debout, lui fait face et s'incline, très vieille France.

Toute étonnée, elle reste assise et garde sa main dans la sienne, posant la seconde par dessus

Lucie — Je suis navrée, je vous sens malheureux... je vous ai dérangé sans doute... Je suis une impardonnable bavarde... enfin c'est ce que mes amies disent de moi. Je suis vraiment désolée ! C'est vrai je débarque comme cela dans votre espace, votre banc, votre livre... et j'y installe mes baskets. J'en serais presque sans gêne non ? avec son plus beau sourire. Lui toujours debout face à elle son panier en main et sa main dans la sienne.

Lucie — Comment puis-je me faire pardonner ? M'accompagneriez- vous ? Je vous offre un café en signe de paix. Je vous promets je me tairai...je vous écouterai...vous me parlerez de votre livre, avec son plus joli sourire. Allez accordez-moi cela ? J'ai été un peu impertinente, j'ai l'impression vague de vous avoir dérangé ? Laissez-moi me racheterer ? Avec un air implorant. SVP ?

De mauvaise foi, il cède, sentant qu'il ne se décrochera pas de la demoiselle si facilement. De toute façon, il est tellement énervé qu'il ne peut plus se concentrer pour reprendre sa lecture.

Abel — Euh... je ne sais pas si cela se fait... De mon temps c'était les hommes qui abordaient les dames, mais les temps changent ...Tout change, ce monde qui tourne trop vite, qui ne sait plus ce qu'est le silence... mais ... je n'ai plus grand-chose à perdre et je pense que de fait vous avez de quoi vous faire pardonner ! en lui souriant enfin. En vitesse alors, il ne me reste que peu de temps avant de reprendre le travail.

Lucie — Oh merci, merci mille fois. Alors ce livre, dit elle en se mettant à marcher à ses côtés. Racontez-moi.

Ils partent tous deux vers le fond de la scène, alors qu'elle se penche vers lui pour l'écouter attentivement, elle fait un signe YES dans son dos en direction du fond de la scène où se trouvent ses amies imaginaires.

Régine Michaux

Sur le banc

Depuis que le printemps s'est véritablement installé, A vient régulièrement en fin d'après-midi lire un livre sur un banc abrité par un auvent au jardin du Luxembourg. Aujourd'hui, prudent, il a pris son parapluie.

Parfois il lève les yeux et regarde les enfants qui jouent sur la pelouse ; ou bien il sourit à voir passer les coureurs à pied qui s'acharnent à enfiler les tours comme si leur vie en dépendait. Il sourit à l'idée qu'avant c'était lui qui courait et que maintenant l'envie l'en a quitté. Il se détend de tous ses tracas professionnels en lisant. En arrivant il a repéré une joggeuse en tenue de couleur vive, visiblement bien entraînée qui est déjà passée deux ou trois fois devant lui. Cette fois-ci elle se dirige vers son banc.

- B : je ne vous dérange pas si je m'assieds à côté de vous ?

- A : non pas du tout. Depuis que je vous vois tourner, je peux imaginer que vous ayez besoin de faire une halte ».

B attrape la petite gourde qui est attachée à sa ceinture et boit une rasade ; elle se penche ensuite pour, jambes tendues, attraper les orteils avec ses mains, une fois, deux fois... À chaque fin de mouvement elle souffle longuement.

A, d'un air résigné, se retransche dans sa lecture. Puis B se lève et commence à étirer ses adducteurs en posant un pied sur le banc et en se penchant en avant.

Elle en est à la deuxième expiration lorsque son téléphone sonne. Elle s'assied tout en saisissant l'appareil dans la pochette accrochée à sa ceinture.

- B : Allo ? Ah c'est toi JP ? Tu m'appelles au sujet de la livraison en Italie ; cette histoire est terminée depuis une semaine. Tu n'étais pas là et j'étais obligée de faire un mail pour le boss, il voulait avoir un compte rendu mais l'incident est clos.

A lève la tête de son livre, amusé. Ici aussi il entendrait parler de boulot ?

- B : je ne me suis pas trompée JP ; le client italien a dit que tu avais oublié de poser la sangle et les cornières et le colis a bougé dans le transport.

Elle prend conscience que A lui sourit en murmurant : vous savez avec les rituels il vaut mieux demander une photo que les croire sur parole.

- B : comment JP, tu veux une preuve ? Une photo ?

A en opinant : - Il a raison.

- B : bon écoute JP, la réclamation est CLASSÉE, on peut passer à autre chose ?

B jette un coup d'œil inquiet à A qui s'est heureusement replongé dans son livre.

- B : Tu veux que je fasse un mail officiel au client ? Tu as une photo du chargement au départ du camion et la sangle et les cornières sont en place ? Traître,

tu l'as fait exprès pour me piéger ! Ça ne m'étonne pas ; même avec cette photo il est hors de question que j'écrive un nouveau mail.

- *A souffle et s'agite sur le banc* : finissez en vite, c'est vous qui avez fait une faute dans cette histoire?

Il se lève, laisse son livre et son petit sac sur le banc et marche dans l'allée. Pas d'autre banc libre en vue. Quand il revient la dispute a pris un autre ton.

- B : JP tu me fais suer, tu me pourris la vie au boulot comme tu l'as fait ailleurs aussi !

B prend conscience que maintenant A est debout devant elle, l'index de la main gauche sur la bouche et celui de la main droite indiquant la sortie du jardin.

- *À voix basse* : c'est vous ou c'est moi.

B se tasse un peu sur le banc : - JP, on parlera de tout cela demain, s'il le faut on ira voir le patron mais laisse-moi maintenant »

Au discret bip du téléphone on comprend que l'interlocuteur a raccroché.

Une petite pluie commence à tomber ; A se rassied, déplie un parapluie et s'apprête à rentrer son livre dans son sac.

B *n'arrive pas à respirer et dans un souffle s'adresse à A* : - Vous n'allez pas me laisser tomber vous aussi ; ce mec au téléphone il m'a plaquée il y a deux semaines et maintenant il cherche à me casser. Comment je vais m'en sortir ? Et puis il pleut et je n'ai pas de parapluie !

- A : Calmez-vous ; je suis coach et ce livre est ma bible de management ; je finis le chapitre et je vous réponds après.

Bernard Lefebvre